

Initiatives et adaptations algonquines au XIX^e siècle, Leila Inksetter. Septentrion, Québec, 2017, 520 p.

Mathieu Arsenault

Volume 48, numéro 1-2, 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1053723ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1053723ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arsenault, M. (2018). Compte rendu de [*Initiatives et adaptations algonquines au XIX^e siècle*, Leila Inksetter. Septentrion, Québec, 2017, 520 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 48(1-2), 240–242. <https://doi.org/10.7202/1053723ar>

l'extinction des droits aborigènes sur le territoire. Leur position est que les « Inuits sont les seuls maîtres de leur territoire qui n'a jamais été cédé » (p. 85). Nungak rapporte ici les nombreux débats, les frictions personnelles, les blessures profondes et la division entre les familles et les clans familiaux. Il en a été lui-même victime, d'ailleurs. Un fossé s'est créé. La réconciliation est un long chemin à parcourir, et en 2014 les signataires de la CBJNQ ont lancé officiellement un appel pour un tel processus. La progression est lente, et tous en espèrent le dénouement.

Nungak apporte aussi ses commentaires sur la « philosophie » de la CBJNQ. Il rappelle d'abord que cette « philosophie » d'une dizaine de pages placée en guise d'introduction à la CBJNQ a été écrite par M. John Ciaccia, représentant du Québec aux négociations. Ni les Cris ni les Inuits n'y ont participé et n'ont – encore moins – rédigé leur propre « philosophie » de la CBJNQ. Puis l'auteur aborde certains paragraphes de cette « philosophie » en apportant ses propres commentaires. En exemple, il cite le passage suivant : « Ces autochtones sont des habitants du Québec et il est donc tout à fait normal et naturel que le Québec assume à leur égard les mêmes responsabilités qu'il assume envers le reste de la population. » (p. 104 ; voir SAA 1998 : xiii) Mais, dit-il, il n'y a rien de « normal et naturel » puisque dans les années trente c'est la Compagnie de la Baie d'Hudson qui s'est chargée du bien-être des Inuits et que le gouvernement du Québec a refusé de rembourser la Compagnie. Québec soutenait que les Inuits étaient des Indiens et donc sous la responsabilité du Gouvernement fédéral. Et, ajoute-t-il, en 1939 le Québec est même allé devant la Cour suprême pour plaider sa cause et a gagné.

Il termine en disant qu'il faut continuer le combat pour obtenir un « gouvernement autonome » et il déplore le fait que la défense des droits et intérêts des Inuits soit souvent perçue comme un combat contre le Québec.

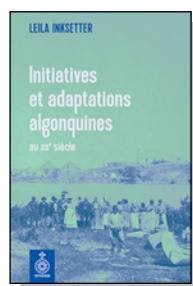
Voici donc une plaquette d'une centaine de pages qui apporte une vision inuite du processus des négociations de la CBJNQ et qui en laisse

entrevoir la petite histoire, les conflits internes et les défis. « Entrevoir », parce que Nungak aurait pu élaborer davantage sur plusieurs des sujets qu'il ne fait qu'effleurer dans cet ouvrage. Du commencement à la fin, lui qui a été partie prenante aux négociations, il ne réussit pourtant pas à étancher notre soif de connaître en profondeur la perspective autochtone concernant les négociations de la Convention de la Baie James et du Nord québécois. Ni concernant la Convention elle-même où, en effet, il a été un acteur de premier plan lors de sa mise en œuvre. Ce qui serait peut-être le sujet d'un autre livre.

Robert Lanari

Ouvrage cité

SAA (Secrétariat aux affaires autochtones), 1998 : *Convention de la Baie-James et du Nord québécois et conventions complémentaires*. Les publications du Québec, Sainte-Foy.



Initiatives et adaptations algonquines au XIX^e siècle

Leila Inksetter. *Septentrion, Québec, 2017, 520 p.*

LA DÉMARCHE ETHNOHISTORIQUE que propose Leila Inksetter dans cet ouvrage tiré de sa thèse de doctorat en fait une contribution fort stimulante à l'histoire autochtone au Québec. L'auteure y trace les contours de la transformation des structures sociales algonquines en Abitibi et au Témiscamingue au cours du XIX^e siècle, une période marquée par de profonds changements aussi bien aux niveaux social et spirituel que dans les sphères de la culture matérielle, de l'occupation du territoire et de l'environnement. Les quatre chapitres thématiques consacrés au mode de vie algonquin au début du XIX^e siècle, au rapport avec la traite des fourrures, à l'intégration du

catholicisme, ainsi qu'à la colonisation du territoire et la rencontre avec l'État, suivent une logique chronologique qui conduit le lecteur jusqu'à l'aube du XX^e siècle. Au fil de ce parcours narré dans un style sobre et soigné, Inksetter accumule les démonstrations suggérant que, loin d'être une expérience désastreuse pour les populations algonquines, la rencontre initiale avec la société coloniale (marchands, missionnaires et travailleurs saisonniers) donne lieu à une série d'initiatives et d'adaptations qui s'avèrent largement bénéfiques.

De prime abord, mentionnons que l'incursion de l'auteure dans le champ de l'histoire environnementale apporte une profondeur d'analyse particulièrement féconde. En soulignant que l'offre nutritionnelle sur le territoire à l'étude au début du XIX^e siècle est essentiellement constituée de petit gibier, l'auteure démontre de manière convaincante comment l'organisation sociale et l'occupation du territoire par les Algonquins sont modelées par ces contraintes. La nature cyclique de l'approvisionnement en nourriture, la nécessité de se déplacer sur le territoire de manière quasi permanente, ainsi que la difficulté d'accumuler des réserves, ont alors pour conséquence de limiter la croissance démographique et de maintenir la structure sociale centrée sur la cellule familiale associée à un territoire de chasse. Dans ces circonstances, le concept de bande autochtone tel qu'il émerge à la fin du XIX^e siècle est inexistant, les modes d'exploitation du territoire ne favorisant pas ce type d'organisation sociale. Ce n'est qu'avec la nouvelle capacité de dégager des surplus alimentaires qui se manifeste dans la seconde moitié du siècle grâce à la migration de l'original dans la région, à l'accès à la nourriture importée à travers la traite des fourrures et le travail salarié occasionnel, ainsi qu'à une horticulture saisonnière, que se mettent en place les facteurs permettant l'émergence de bandes où le chef devient un acteur politique d'importance. Une fois les conditions réunies, encore faut-il que des éléments déclencheurs contribuent à amorcer la reconfiguration de l'ordre social et des formes d'occupation du territoire.

En étudiant de manière minutieuse les répercussions de l'implantation des postes de traite sur le territoire, de l'entreprise missionnaire, de même que de l'essor de la foresterie dans la région, l'auteure démontre avec finesse comment l'organisation sociale algonquine se transforme afin de tirer profit des nouvelles possibilités qu'engendre la diversification de l'économie locale. Une fois le monopole de la traite des fourrures consolidé sous l'égide de la Compagnie de la Baie d'Hudson, ces postes de traite sont devenus des lieux d'échange et des points de contact donnant lieu à des rassemblements de courte durée. Ce processus de convergence amorcé à la fin des années 1820 prend une nouvelle ampleur dès lors que l'établissement de missions à proximité a contribué à augmenter le pouvoir d'attraction de ces nouveaux espaces communs. Dans les décennies subséquentes, l'effort des missionnaires pour l'évangélisation des Algonquins augmente le pouvoir d'attraction des postes de traite où les séjours sont de plus en plus longs. C'est que la présence saisonnière des missionnaires donne une nouvelle signification rituelle à cet espace de rencontre. On note par exemple que les Algonquins qui avaient l'habitude d'inhumier leurs morts à divers endroits sur le territoire centralisent désormais les sépultures dans des cimetières aménagés au pied des croix ou près des chapelles érigées à proximité des postes de traite. De façon simultanée, cette pratique contribue à infuser cet espace d'une nouvelle valeur communautaire et symbolique (p. 315), qui témoigne de l'émergence d'un rapport plus fort à l'identité commune en plus de donner du corps au concept de bande.

Bien que l'ensemble de l'ouvrage expose plusieurs aspects positifs engendrés par les changements culturels de manière conséquente, c'est sans doute dans le chapitre traitant de la réception du catholicisme que la thèse d'Inksetter déploie son plein potentiel. Il est vrai que ce chapitre gagnerait à être allégé en synthétisant la description de l'activité missionnaire avec l'analyse des changements dans l'ordre social afin d'abrégé un manuscrit déjà volumineux. Cela dit, il en ressort

clairement que l'intérêt des Algonquins envers le catholicisme est tributaire du syncrétisme existant avec leur cosmologie. L'auteure est à son meilleur lorsqu'elle démontre que la réception enthousiaste du rite catholique par une partie significative de la population s'explique par une dynamique essentiellement algonquine permettant l'intégration de certains aspects de cette religion étrangère. On ne peut ici s'empêcher de penser à la réflexion entre catholicisme et autochtonie présentée par Allan Greer, dans son ouvrage sur Catherine Tekakwitha (Boréal, 2007). On s'étonne d'ailleurs de ne point retrouver ce titre dans la bibliographie, bien que l'étude soit située dans la vallée du Saint-Laurent au *xvii^e* siècle. Notons qu'à force de mettre l'emphase sur les aspects positifs des changements culturels engendrés par l'introduction du catholicisme, l'auteure en vient cependant à créer l'impression que celui-ci a permis d'équilibrer l'univers spirituel algonquin précolonial, qui aurait accusé un déficit en faveur des formes de pouvoir « négatives » des chamanes. Peut-être faudrait-il nuancer l'idée que la religion des missionnaires a offert une protection contre des pouvoirs chamaniques contre lesquels les Algonquins « ne pouvaient rien » auparavant (p. 485). Il apparaît plus à propos de souligner que le pouvoir protecteur des prêtres sur les « forces destructrices » de certains chamanes a plutôt offert de nouveaux outils aux Algonquins pour faire face à leur influence néfaste autrement que par la violence et le recours aux meurtres comme solution ou moyen préventif. En somme, que les Algonquins aient habilement adapté le culte catholique à leurs enjeux et besoins particuliers n'implique pas pour autant leur incapacité préalable à agir afin d'assurer l'équilibre des forces spirituelles.

Quoi qu'il en soit, l'auteure démontre très bien comment l'introduction du catholicisme joue un rôle fondamental sur les mécanismes de régulation de l'ordre social et sur l'émergence d'un nouveau rôle plus important pour le chef de bande. En parallèle de cette analyse axée sur les liens étroits entre spiritualité et politique, il

aurait été intéressant que la question du travail et de l'impact de la transformation des modes de production sur le savoir-faire et la société algonquine soit développée davantage. Il est vrai que l'auteure explore certains aspects du travail masculin (traite, transport saisonnier de marchandises, travail salarié occasionnel). Le travail féminin, en revanche, de même que l'impact de la diversification du travail sur le rapport au genre, demeure pratiquement invisible. On aurait souhaité que plus d'espace soit consacré à l'étude des femmes algonquines et à la transformation des rapports genrés au sein de la transformation de l'ordre social. De même, il serait intéressant de pousser l'étude des initiatives déployées par les Algonquines afin de mettre leur savoir-faire à profit dans un espace économique en pleine transformation (chasse et piégeage autour des postes, travail des fourrures, artisanat, cueillette, travail domestique, etc.).

Enfin, la transformation de la chefferie comme institution politique présentée par Inksetter à mesure que l'État étend sa présence sur le territoire au tournant du *xix^e* siècle invite à poursuivre la discussion. On pense notamment à la façon dont le mode de sélection des chefs est influencé par le jeu de pouvoir entre la chefferie traditionnelle, les nouveaux acteurs ayant accumulé un capital symbolique grâce aux nouvelles opportunités économiques, et le pouvoir de l'État que revendique l'agent indien. L'auteure invite à considérer l'introduction du système électoral de la Loi sur les Indiens à la demande des Algonquins comme la marque d'une transition vers un pouvoir délégué par la bande (p. 471). Loin de contester l'idée que le système des élections triennales soit parfois instrumentalisé à leur avantage par des groupes autochtones, l'ampleur de la rupture peut être sujette à discussion. D'une part, « l'ancienne » chefferie traditionnelle, bien qu'héritaire, n'était pas exempte de mécanismes permettant de contester les détenteurs du pouvoir. De plus, l'adoption volontaire ou l'imposition du système triennal n'implique pas nécessairement un transfert de pouvoirs puisque le vote peut servir de plébiscite

légitimant le pouvoir des chefs héréditaires vis-à-vis des Affaires indiennes. Enfin, en comparant l'expérience algonquine avec celle d'autres communautés autochtones de Mi'kma'ki (territoire traditionnel des Mi'kmaq englobant les provinces atlantiques et la Gaspésie) ou du Saint-Laurent et des Grands Lacs aux *xix^e* et *xx^e* siècles, on peut se questionner sur la façon d'interpréter l'introduction du système d'élection triennal. Alors que certains voient une rupture dans la transmission du pouvoir menant à une plus grande démocratisation de la vie politique, d'autres relèveront qu'il s'agit d'un nouvel outil de contestation mobilisé dans un contexte de luttes de pouvoirs internes aux communautés – notamment entre l'élite traditionnelle et une nouvelle génération aspirant au leadership –, auquel s'ajoute l'ingérence de l'agent indien. À cet égard, il est intéressant d'examiner le cas de la bande de Timiskaming présenté par Inksetter (p. 441-450). Celui-ci nous apparaît être un exemple de l'utilisation de la législation coloniale dans une dynamique de légitimation de certains groupes aspirant à la chefferie au sein de la bande – incluant l'agent indien McBride d'origine métisse – davantage qu'un signe de la mise en place d'une nouvelle forme de leadership basée sur la compétence (p. 478).

En conclusion, l'auteure souligne son étonnement face à l'absence de contrainte dans le processus menant aux changements culturels observés chez les Algonquins au *xix^e* siècle. Certains historiens familiers avec l'historiographie des *xvii^e* et *xviii^e* siècles, voire du début du *xix^e*, y reconnaîtront un schéma assez typique de la phase initiale de la rencontre, moment précédant la colonisation intensive du territoire généralement caractérisé par les échanges et l'interdépendance. Ce n'est qu'une fois l'accaparement des terres et des ressources bien amorcé que la relation de pouvoir bascule à l'avantage de la société coloniale. En même temps que celle-ci met en place les outils législatifs et institutionnels lui assurant la mainmise et le contrôle du territoire, de ses ressources, voire des premiers occupants eux-mêmes, la capacité des communautés

autochtones à prendre des initiatives et à s'adapter à ces changements se trouve drastiquement restreinte par l'horizon limité des réserves.

Grâce au travail de recherche minutieux qu'Inksetter présente dans cette monographie d'un grand intérêt, nous disposons non seulement d'un meilleur portrait des impacts positifs de certains échanges culturels et adaptations chez les Algonquins de l'Abitibi et du Témiscamingue durant le *xix^e* siècle, mais aussi des transformations engendrées sur la structure même de l'organisation sociale et du pouvoir politique. Nous ne saurions donc trop recommander la lecture de cet ouvrage appelé à devenir une référence en histoire autochtone au Québec et nous espérons qu'un index sera ajouté aux éditions subséquentes.

Mathieu Arsenault
Département d'histoire,
Université York, Toronto



Voix, Visages, Paysages. Les Premiers Peuples et le *xxi^e* siècle
Élisabeth Kaine, Jean Tanguay et Jacques Kurtness (dir.). La Boîte Rouge vif, Presses de l'Université Laval, Québec, 2016, 232 p.

SI LA DÉMARCHE MUSÉALE ethnographique repose sur les principes de conservation, de partage et de transmission, elle passe aussi par un travail de sélection pouvant parfois être source de désarroi. Ainsi, prioriser des informations, choisir les artefacts exposés et réfléchir aux modalités de leur mise en scène sont autant d'éléments qui, s'ils ne font pas l'objet d'une approche collaborative et éthiquement responsable, sont susceptibles de participer à l'essentialisation des peuples autochtones. C'est donc conscients de cet écueil et soucieux de ne pas présenter les Premières Nations et les Inuits en regard des « lourdes pertes

culturelles subies depuis le milieu du *xix^e* siècle » (p. 1) qu'Élisabeth Kaine (professeure d'art à l'Université du Québec à Chicoutimi, d'origine irlandaise et wendate), Jacques Kurtness (Ph.D, intellectuel et homme politique ilnu) et Jean Tanguay (ethnohistorien et métis d'ascendance innue) ont entrepris la rédaction de *Voix, Visages, Paysages, Les premiers peuples et le *xxi^e* siècle*. D'ailleurs, si nous employons ici le terme « rédaction » pour qualifier l'excellent travail de recherche et de mise en valeur accompli par ces trois auteurs, il serait plus cohérent de parler de « transcription » puisque, comme ceux-ci l'expliquent dès le début, cet ouvrage est avant tout une « reprise de parole », la parole des peuples autochtones vivant au Québec. En effet, fidèle au mandat de la *Boîte Rouge vif* qui vise « la préservation, la transmission et la valorisation des patrimoines culturels communautaires, par une approche de concertation et de co-création » (*La Boîte Rouge vif*, s. d.), ce livre nous amène à considérer les autochtones interrogés comme les premiers auteurs.

Fort de la participation de dix-huit communautés représentant les onze nations autochtones du Québec, *Voix, Visages, Paysages* s'inscrit dans une dynamique de patrimonialisation plus large qui a débuté en 2009 sous l'égide du Musée de la civilisation. Servant à étayer l'exposition « C'est notre histoire. Premières Nations et Inuit du *xxi^e* siècle », ce livre fait partie d'un ensemble d'outils de diffusion parmi lesquels se trouvent, entre autres, un film (*Indian Time*), des programmes éducatifs ou encore un recueil de textes d'auteurs autochtones. Ainsi, sans pour autant être un catalogue d'exposition, *Voix, Visages, Paysages* met en valeur des objets inédits choisis par les participants pour parler de leurs cultures. Loin d'occuper une place centrale, ces objets sont les supports sur lesquels viennent s'appuyer les différents témoignages recueillis. Ils constituent la trame de fond devant laquelle se déploie une philosophie de vie que les Premières Nations et les Inuits veulent partager avec les lecteurs. Pris par la main, absorbé au fil des anecdotes et découvrant comme